

Tanker



**Christophe Cherrier**

# **Tanker**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08095-6

*À mes filles Clara et Julia*



*Franck embarque de longs mois sur un pétrolier afin de pouvoir s'offrir une nouvelle vie. Il rencontre l'amour juste avant le départ. Des évènements vont s'enchaîner.*





# Chapitre 1

C'est arrivé un soir de fin d'été.

Nous longions les côtes marocaines. L'entrée en méditerranée. Bientôt ce serait Tanger la blanche, un dernier regard sur les falaises ocre et mystérieuses de l'Afrique, puis une ligne droite sur Marseille. J'allais bientôt débarquer, pour de bon.

Vingt-sept mois. Oui, je venais de passer vingt-sept mois à bord du pétrolier *VULCAIN*. Deux ans, trois mois, et deux jours. Ne l'avais-je pas voulu ? *Un truc de dingue*, avait soufflé Jack quand je lui avais annoncé mon projet.

Quitter pour toujours cette vieille carcasse que je connaissais dans les moindres recoins. Ses couleurs, de la plus sale, ce cambouis luisant incrusté au pied des machines, à la plus vive, blanche et inso-lente du château du navire qui dressait ses étages au-dessus du pont. La tôle de ce même pont, cent fois repeinte en rouge bordeaux, luisante elle aussi des paillettes de sel qui la couvraient. Ses odeurs, toutes abominables, les relents du gaz de pétrole à vous faire vomir, l'acidité du fioul tenace dans les cour-sives qui menaient aux cabines, y pénétrait, et ne

quitteraient jamais mes sinus. J'aurais pu parcourir le bateau les yeux bandés, je savais le nombre de pas de l'ascenseur à ma cabine, celui des marches des escaliers de la passerelle, le parcours des obstacles sur le pont. Et ce bruit. Ce bruit lancinant et perpétuel des moteurs tous confondus : Turbines, moteurs, ventilations, grésillement des néons, cliquetis des portes.

Mais il y avait la mer. De si haut, c'est comme si nous marchions paisiblement sur ce large bandeau bleu uni et infini.

Deux cent quinze mètres exactement de l'étrave à l'étambot. Quasiment le même chiffre pour ses kilotonnes de pétrole brut. Une grosse bête sale, rongée par la rouille, dangereuse. Je n'arrivais pas à croire que j'allais te fuir, *VULCAIN*, comme si tu étais mon ravisseur, je m'étais accroché à toi. Depuis une bonne semaine je m'étais amusé à citer dans ma tête toutes les *dernières fois* que je vivrais à ton bord. Dernière fois que je déposerai mon linge à la buanderie ; dernière fois que je passerai par la cambuse, dernière bonne bouteille commandée au cuistot, dernière page sur le journal machine, dernier tour de vanne sur une conduite de vapeur, dernier interrupteur manipulé. Un cumul de dernières fois à accomplir pour être déjà un peu parti, libéré.

Dernier petit tour en cette belle fin d'après-midi. Juré craché. Aller-retour jusqu'à l'avant du navire, les doigts croisés sur quatre cent mètres pour que ce soit le dernier des derniers. Qui sait, nous

n'aurions peut-être aucune attente au mouillage. Le turn-over des ports français était efficace.

Le vent était doux et tiède. Arrivé à l'avant, je m'étais assis sur le guindeau. La fonte était brûlante de l'ensoleillement de la journée. Je ne m'étais pas senti aussi bien depuis des mois. Plus nous approchions de l'hexagone, plus je reprenais du poil de la bête. Le soleil derrière le navire m'envoyait ses éclats orangés. Au loin et à contre-jour, les vitres de la passerelle reflétaient le pont démesuré. De là-haut, le marin de quart m'observait probablement.

Comment avais-je pu tenir.

Ça ne pouvait être que grâce à elle. Cette femme rencontrée juste avant d'embarquer. Rien que le souvenir de cette femme dont je ne connaissais même pas le nom, et que je ne retrouverais certainement jamais. Elle m'avait sauvé de la démence ; m'avait aidé de plus belle durant les derniers mois, les plus durs.

Sous la brise légère, comme chevauchant le monstre de fer, j'avais sorti mon petit carnet de ma poche, pour relire mon programme encore une fois. Ça me faisait du bien. J'avais écrit ça deux mois auparavant, nous devions être en rade d'Ash Shuaiba, en pleine négociation de pétrodollars, l'attente du chargement avait été des plus longues. Être stoppé au mouillage, c'est ce que je détestais le plus. Il fallait que l'hélice tourne pour que je ne me sente pas trop déprimé. Qu'on avance.

– Aussitôt débarqué, filer directement sur Paris.

– Parcourir le 1<sup>er</sup> arrondissement, le square de la tour Saint Jacques.

– Remonter jusqu'à la rue du Cherche-midi, y prendre une chambre dans un hôtel pas trop cher. (Avec vue sur la rue.)

– Passer vers onze heures (et le soir ?) Au café KHEDIVE.

(Quelle rue déjà ?) S'installer et attendre en terrasse.

– Se renseigner auprès des mairies du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>ème</sup> ?

J'aurais de quoi m'occuper une fois à terre. La vie entière pour ça. Tout excité, j'entamai deux pas de danse entre les tubes brûlants qui jonchaient le pont. Un léger roulis portant sur bâbord swinguait avec moi. Le navire oscillait à peine. Je me sentais déjà comme libre. De la passerelle, ils devaient se dire que ma folie ne s'arrangeait guère.

Me vint cette idée toute saugrenue. Un coup de zèle. Je pouvais le faire. Finir cette galère en tout bien tout honneur. Profiter de la douceur du soir pour effectuer quelques modifications sur les systèmes de commande afin de les améliorer ; comme ça, juste avant de débarquer, pour laisser une dernière trace positive de tous ces mois passés à bord. Leur rappeler que... que j'étais un bon, oh oui j'étais un bon il y a

des mois de ça. Un super troisième mécano. Avant que le navire et son pétrole me bouffent.

Motivé, j'avais rejoint l'entrée des coursives. Accoudé à la lisse, Le chef cuistot fumait une gitane. Son visage était aussi blanc que son maillot de corps. Je me posai à ses côtés. Le vent rendait la cigarette incandescente.

– Fais attention qu'ils ne te gaulent pas Rapha.

– Je les emmerde. Je clope quand j'en ai envie.

– Ça n'a pas l'air d'aller.

– Et toi, tu gueules pas après tes fantômes aujourd'hui ?

Je ne répondis pas. Je n'avais pas envie qu'ils se manifestent.

Rapha fuma la moitié de sa cigarette en une seule taffe. Il prit un air suspicieux.

– Oh... Toi, t'es pas courant. Ça fait aucun doute.

– Au courant de quoi ? M'inquiétai-je.

– On va sûrement faire demi-tour.

– Comment ça ?

– Changement de *Tramping*<sup>1</sup>. Ils veulent vider à Rotterdam...

– Quoi ? tu déconnes !

– Puisque je te le dis.

---

1. *Tramping* : vagabondage commercial lié à la meilleure négociation achat/vente.